

# INGRES.

---

Servare modum, finemque tenere,  
Naturamque sequi. (LUCAIN.)

Aux murs de la cité qui t'a donné naissance,  
Qui nous racontera, dans leurs détails charmants,  
Ingres, tes premiers pas, les jeux de ton enfance,  
Les austères leçons de ton adolescence,  
L'essor de ton génie et ses tâtonnements?

Depuis que tu n'es plus, une étreinte plus chère  
Nous rattache, pieux, à ton doux souvenir.  
Vers ton passé nos cœurs aiment à revenir.  
Ah! tu connaissais bien notre amitié sincère,  
Quand tu nous confiais, comme en un sanctuaire,  
Ton œuvre glorieuse et belle d'avenir.

Tu nous aimas aussi. Constamment ton hommage  
Fut pour ton Montauban, notre berceau, le tien :  
Sur les bords enchantés du sol italien,  
Autour du vieux Paris, un beau site, un rivage,  
Des coteaux onduleux, te rappelaient l'image  
Du pays, dont ton cœur gardait le doux lien.

Sous les arbres touffus du Moustier en ruine,  
D'où le regard embrasse au loin l'immensité,  
Tu dus, en contemplant, par un beau soir d'été,  
Le ciel harmonieux qui de feux s'illumine,  
Sentir jaillir en toi l'étincelle divine :  
La nature à tes yeux dévoila sa beauté.

A dater de ce jour, ta pensée est en fête,  
Le rêve de tes nuits n'a plus de lendemain,  
Les projets d'avenir fermentent dans ta tête,  
L'art en toi se révèle... et, te tendant la main,  
Des champs de l'idéal te montre la conquête.  
— Mais alors devant toi s'ouvre plus d'un chemin.

Lequel choisiras-tu?.. Dans quel superbe moule  
Coulera ta pensée au souffle créateur?...  
Tu pèses dans ta main le ciseau du sculpteur ;  
La palette en beau prisme à tes yeux se déroule ;  
La musique, qui sait l'art de charmer la foule,  
Murmure à ton oreille un accord séducteur.

Enivré par ses chants, ton cœur vers l'harmonie  
S'élance — chaste amour gardé jusqu'au tombeau. —  
Ton rêve est incomplet, ta soif est infinie :  
Sans cesse tu revois autour de ton berceau,  
Parmi tous tes hochets, un magique pinceau.  
Ce pinceau de ton père allume ton génie.

Et tu veux de la vie affronter les hasards ;  
Et vers Toulouse un jour, sans parti-pris d'école,  
Ardent, jeune, inconnu, tu tournes tes regards.  
Toulouse ! du Midi savante métropole,  
Qui, sur son front romain porte, pour auréole,  
La couronne de fleurs des lettres et des arts.



Roques, qui fut alors ton maître et ton modèle,  
Est certe un peintre habile et d'un talent réel,  
Mais au goût de son siècle il est resté fidèle :  
Son coloris coquet te glace. A Raphaël  
Il était réservé de te montrer le ciel  
Où tu dois t'élancer et déployer ton aile.

Telle fut de ton art la révélation :  
Du divin Sanzio l'on te montre une toile ;  
Un cri sort de ton sein, cri d'admiration !  
Ton cœur ému palpite, et ton regard se voile.....  
Le beau de sa splendeur te versait un rayon.  
— Tu n'as plus maintenant qu'à suivre ton étoile.

Entre tous les élus auxquels, avec fierté,  
L'art accordait alors ses faveurs, sa tendresse,  
Un s'élevait sur tous, plus grand, plus respecté :  
Il avait parmi nous ressuscité la Grèce,  
Et ses héros gravaient au cœur de la jeunesse  
L'amour de la Patrie et de la Liberté.

Tout le monde a nommé le peintre des *Horaces*,  
De la *Mort de Socrate* et du fameux *Serment* :  
David, qui le premier fit cesser l'engouement  
Pour les contours bouffis des amours et des grâces ;  
David, qui du Poussin sut retrouver les traces :  
Grand par l'art, la pensée, et par le sentiment.

Quand Watteau, Vanloo, Boucher, de la peinture  
Avaient laissé gâiment le sceptre orné de fleurs  
Au goût fade et galant de leurs imitateurs,  
L'art tombé, s'abreuvant en une source impure,  
Avait tout oublié : l'antique et la nature,  
L'élégance elle-même et le respect des mœurs.

Il fallut à David une âme bien trempée  
Pour réagir. — Luttant au nom du sens commun  
Et du bon goût, à l'art il rendit son parfum ;  
Chacun de ses tableaux devint une épopée,  
Où la leçon morale était développée.  
Grand peintre, il fut aussi philosophe et tribun.

Ingres, c'est sous ce maître illustre dont la gloire  
Berçait naguère encor tes rêves d'écolier,  
Que l'art t'ouvrit son ciel par la porte d'ivoire.  
Tu n'avais pas vingt ans, quand dans son atelier  
Tu nous peignis Achille, et qu'un noble laurier  
Consacra sur ton front ta première victoire.

Ah ! tu vas voir enfin ce sol aimé des cieux,  
Cette terre classique en grands hommes fertile,  
Où vivent immortels Dante, Horace, Virgile ;  
Raphaël, Michel-Ange, artistes radieux.  
C'est au pied des autels de ces deux demi-dieux  
Que tu vas épurer et ton goût et ton style.

L'espérance et la foi dans tes regards ont lui.  
Tu fuis avec transport les rives de la Seine ;  
Tu vois Rome, et ton front s'illumine, ébloui  
Par le rayonnement de cette antique reine !  
Des chefs-d'œuvre de l'art la majesté sereine  
Réveillent dans ton cœur le doute évanoui.

Quand l'homme humilié par sa stature infime  
Voit soudain se dresser, gigantesques remparts,  
Les pitons de granit des monts à haute cime,  
Il se sent écrasé. — La beauté dans les arts  
A ses sommets aussi, dont nos faibles regards  
Ne peuvent soutenir le spectacle sublime.



Le respect et l'effroi t'étreignent tour à tour  
Devant cette étonnante et divine phalange :  
Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange.  
Tu te sens impuissant à les atteindre un jour,  
Mais tu veux... il suffit. Raphaël, ton bon ange,  
Sans partage, a reçu ton culte et ton amour.

Et cherchant les secrets de ton divin modèle,  
Pendant quinze ans, luttant patient, ignoré,  
On te vit remonter de l'art le cours sacré  
Pour recueillir du beau la première étincelle :  
Le Giotto t'apparut dans l'ombre universelle,  
Par le soleil couchant de la Grèce éclairé.

Tu rattachas ainsi, dans sa naïve enfance,  
L'art du treizième siècle à ce premier chaînon  
Qui, passant par Bysance, arrive au Parthénon.  
Peut-être espérais-tu, comprenant ta puissance,  
Évoquer parmi nous une autre Renaissance  
A laquelle ton œuvre eût attaché ton nom.

En attendant, ployé sous un labeur énorme,  
Tu prends à Raphaël son goût, sa pureté ;  
La raideur de David sous tes doigts se transforme ;  
Ton dessin calme et pur, empreint de majesté,  
S'alliant à la grâce exquise de la forme,  
Semble réaliser l'idéale beauté.

Le grand *Vinci* mourant sur la terre française,  
*Fornarina*, *Virgile*, un *Songe d'Ossian*,  
— J'en passe, et des meilleurs, — au seuil du Vatican  
Te furent inspirés. Le *Vœu de Louis treize*,  
Ce chef-d'œuvre rival de la *Vierge à la chaise*,  
S'offre à nous éclairé par le soleil toscan.

Ah ! c'est bien là l'antique et suave madone,  
Vierge et mère à la fois, tenant sur ses genoux  
Le bel enfant divin qui doit mourir pour nous !  
Ce beau front chaste et pur qui dans le ciel rayonne,  
Ces chérubins, ce roi, le sceptre, la couronne,  
Nous furent dédiés. Montrons-nous en jaloux.

De ton esprit enfin s'est envolé le doute.  
Tu marches maintenant d'un pas ferme. — Salut !  
Mille obstacles jaloux t'attendent au début ;  
Beaucoup, moins forts que toi, reculeraient sans doute ;  
Mais sans voir les écueils qu'on sème sur ta route  
Tu dois t'avancer fier, les yeux fixés au but.

Alors, pauvre d'argent, riche d'expérience,  
Emportant ton trésor à la foule voilé,  
Tu quittas l'Italie et tu revins en France.  
Ton vieux maître David languissait exilé ;  
Par de grands noms, plusieurs jeunes, beaux d'espérance,  
Le firmament de l'art scintillait étoilé.

Au char impérial, héraults de la victoire,  
Là c'est Gérard et Gros qu'illustra le burin ;  
Là le fier Girodet et le sombre Guérin ;  
Géricault dont la muse a pleuré la mémoire,  
Vernet, Scheffer, Robert..., Delacroix, jeune gloire  
Qui déjà de l'école a secoué le frein.

Le pinceau de David, dans sa fougue première,  
Avait été pour l'art et fécond et puissant ;  
Mais bientôt par degrés, l'école, en grandissant,  
Avait exagéré son style et sa manière :  
Sur la toile elle avait cloué la statuaire  
Où le froid lieu-commun remplaçait l'art absent.



Jeune encor, tu compris la tendance funeste,  
Ingres, et le premier tu signalas le mal.  
L'art n'aime point l'effet pompeux et théâtral,  
Ni la convention dans la pose et le geste;  
Non, l'art c'est la nature en sa beauté céleste,  
L'homme transfiguré dans son type idéal.

Par tes œuvres toujours, souvent par la parole,  
— Tu proclamas que l'art n'arrive à la beauté,  
Qu'aidé de la nature et de la vérité.  
Le *vrai dans l'idéal*, telle fut ta boussole.  
Tu ne soupçonnais pas qu'une nouvelle école  
Allait surgir, poussant un cri de liberté.

Surpasser ta révolte; au joug académique  
Soustraire le talent inspiré, créateur;  
Ériger la nature en seul législateur;  
Détruire le vieux moule où l'on coulait l'antique;  
Peindre l'homme réel, la vie et la couleur;  
Tel fut ce mouvement qu'on nomma *romantique*.

De cette lutte ardente et qui dura longtemps,  
Où chacun prit parti pour l'élève ou le maître,  
Qui se souvient encor après plus de trente ans?....  
L'un, par trop radical, avait sa raison d'être;  
L'autre vit son erreur et sut la reconnaître;  
Et la paix fut signée entre les combattants.

Dès lors on ne vit plus sur la toile étonnée  
Un pompeux Alexandre, un faux Agamemnon,  
Un ridicule Oreste, un solennel Enée  
Provoquer le fou-rire aux murs du grand salon.  
— La scène partagea la même destinée,  
De l'immortel Racine héritière sans nom.

Tu parus dans l'arène au milieu du tumulte.  
Mais suspect aux deux camps qui luttèrent devant toi,  
Chacun d'eux prétendit te ranger sous sa loi.  
Alors de toutes parts le sarcasme et l'insulte  
Te furent prodigués, quand, fidèle à ton culte,  
On te vit conserver ton principe et ta foi.

Et le cœur ulcéré, tu bus la coupe amère,  
Fort de ta conscience, invincible soutien.  
Pauvre, tu préféras, ainsi qu'au temps ancien,  
Une gloire durable au succès éphémère.  
Et tu montras alors ton *Saint Symphorien*,  
Le *Vœu de Louis treize* et le *Plafond d'Homère*.

La foule qui se porte (ô ciel! qui le croirait!)  
Devant ces trois chefs-d'œuvre aux salons du vieux Louvre,  
S'arrête indifférente et le regard distrait.  
L'homme de goût, lui seul, admire et se découvre.  
Pour toi de l'Institut enfin la porte s'ouvre,  
L'opinion se forme, et ta gloire apparaît.

De l'immortalité tu vois déjà l'aurore.  
La haine en vain voudrait souffler sur ton flambeau;  
Succès contemporain ne fut jamais si beau.  
Les critiques clameurs te grandissent encore.  
Roi de l'art, le génie à ton front fait éclore  
Le laurier qui jamais n'ombragea qu'un tombeau.

— Maintenant que la mort nous sépare, il me reste,  
De complaisance aveugle et d'erreurs dégagé,  
A juger ton pouvoir, ta mission céleste,  
Ta manière et ton but. Bravant le préjugé,  
Il faut rendre à la muse un droit qu'on lui conteste :  
L'art par la poésie a droit d'être jugé.



On dit que la critique, au printemps de ton âge,  
Aigrit ton caractère et troubla ton sommeil.  
Ce fut une faiblesse. Un grand artiste, un sage,  
Par elle doit grandir. Quand l'astre au front vermeil,  
Obscurci le matin, se lève après l'orage,  
Il est plus radieux, car il est le soleil !

Longue fut ta moisson et modeste est ta gerbe.  
Aussi tes moindres fleurs un jour seront sans prix.  
Mais j'entends murmurer plus d'un critique acerbe  
Sur ta lente méthode et ton froid coloris :  
Étais-ce de ta part calcul et parti-pris  
De nier la couleur par un dédain superbe?...

Esprit logique et fier, à l'œuvre irrésolu,  
La folle du logis, fougueuse et vagabonde,  
N'habita pas ton front. Tu fus l'amant élu  
De la pure beauté qui n'est pas de ce monde.  
Piocheur infatigable, en ta mine profonde  
Vers l'art et l'idéal tu cherchas l'absolu.

L'absolu ! — ta recherche était vaine, insensée. —  
L'homme qui le poursuit ne le trouve qu'aux cieux.  
Non ! la couleur par toi ne fut pas méprisée :  
Tu préféras, de l'âme artiste soucieux,  
Au *coloris* brillant qui ne parle qu'aux yeux,  
Le *dessin* expressif qui parle à la pensée.

Mais quand tu le voulus, dans toute son ampleur,  
— Ce fut un jeu d'enfant, — ta touche magistrale  
Trouva la transparence et la chaude couleur :  
L'*Odalisque* où sourit la grâce orientale,  
Tes *vierges*, tes *docteurs*, ta *Chapelle papale* !  
Dans des flots de lumière étalent leur splendeur.

Que te reproche encor l'ignorance ou l'envie?...  
Que ton sage pinceau, par des traits saisissants,  
Ne sut pas exprimer les accents de la vie.  
Mais quelle est cette vie et quels sont ses accents?  
Celle de la pensée ou bien celle des sens?..  
Veut-on que par le corps l'âme soit asservie?

Non. Ce qui vit en nous, c'est l'âme. Tu la peins  
Calme ou passionnée, ignoble ou grande et belle :  
Voyez *Symphorien* : l'espérance immortelle,  
Le mépris de la mort sont dans ses yeux sereins,  
Tandis que ses bourreaux et les soldats romains  
S'agitent, exaltés par la haine cruelle.

Qui n'aime votre grâce et votre air ingénu,  
*Source*, *Anadyomène*, et toi belle *Angélique*,  
Femmes dont la pudeur voile le torse nu.  
Tout l'idéal païen de la beauté plastique  
Est en vous, et pourtant votre galbe pudique  
Frissonne, il est vivant, nous l'avons reconnu.

La vie!.. elle déborde enfin dans cette sphère  
Où tu fis pénétrer l'art divin : le *portrait*.  
Molé, Bertin-de-Vaux, ton père, Pastoret,  
Vivront, par ta magie, immortels sur la terre.  
Sur le masque d'un homme, il te suffit d'un trait  
Pour sculpter son esprit, son cœur, son caractère.

Dernier reproche enfin : — Tu n'a jamais pris part  
Aux fureurs des partis ; du fond des solitudes  
Tu n'a pas su flétrir les lâches servitudes ;  
A ton siècle étranger, tu fis de l'art pour l'art ;  
Et tu ne daignas pas, abaissant ton regard,  
Souffler l'enthousiasme au cœur des multitudes.



Oui , ce blâme , sans doute , est par toi mérité ;  
Mais tu n'étais pas fait pour la place publique !  
Lassé de voir les gens tuer la liberté ,  
Qui la veille , fougueux , chantaient la république ,  
Le dégoût te saisit , et , devenu sceptique ,  
Dans l'art seul ton esprit chercha la vérité .

Oh ! sans doute , il est beau de se mettre à la tête  
De toute noble cause ; il est beau de souffrir  
Pour un principe vrai jusqu'au dernier soupir ;  
C'est là la mission du peintre ou du poète .  
Des sentiments du peuple il se fait l'interprète ,  
Et souvent son génie éclaire l'avenir .

Mais quelquefois alors sa cause est transitoire .  
C'est là le grave écueil à l'artiste mortel :  
Pour le peintre sacré la foi n'a plus d'autel ;  
Gros , David ne sont plus tout-puissants dans l'histoire  
Dès qu'ils ne chantent plus la patrie et la gloire !  
L'homme , en son type auguste , est lui seul éternel .

De la création admirant la merveille ,  
Ton cœur à cet amour se voua tout entier .  
En ce siècle d'argent , ah ! que ton nom réveille  
Le feu sacré qui meurt , le talent qui sommeille !  
Viens dire aux jeunes gens qui suivent ton sentier :  
L'art est un sacerdoce et non pas un métier !

Ton honneur le plus grand , ta gloire la plus pure ,  
Ingres , de l'avenir quels que soient les destins ,  
C'est d'avoir , sur les pas des maîtres florentins ,  
Trouvé le *beau* , le *vrai* dans la simple nature .  
À ce titre , parmi les rois de la peinture ,  
Tu garderas ton rang dans les siècles lointains .

Montauban , mai 1867 .

